Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 9

Artikel: Une rancune vivace : [suite]
Autor: Hager, Nelly
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191565

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

singulière promesse de mariage, écrite en entier de la main de la future, et que nous reproduisons textuellement :

« Moi soussigne promet à M. Louis « Lacombe d'agréer sa fréquentation dan « lintation de me marier avec lui dès « que les circonstances nous le perme- « tron et par cas de dédite je promet lui « donné 6 Louis dor neuf et un Louis « pour les pauvre an foi de quoi et si- « gné a

« Orbe ce 20 Aoust 1787
« Lte Comtesse »

* * *

Comment ce papier se trouvait-il enfoui sous ce plancher ?... Mystère ! Il est cependant assez naturel de supposer que celui en faveur de qui il est signé était un ouvrier menuisier qui la égaré en travaillant à la construction du bâtiment. Nous aimons à croire que son mariage n'a pas été manqué pour cela, sa future ayant peut-être ignoré le fait pendant un certain temps. Mais si par contre elle l'a appris plus tard, l'entendez-vous, dans une querelle de ménage, s'écrier avec dépit :

— Ah ! si j'avais su qu'il était perdu !!...

UNE RANCUNE VIVACE

VII

Adrien retourna au 139, paya les loyers arriérés, demanda la tourterelle. Hélas ! la voisine, trop pauvre pour la nourrir, l'avait mangée !

Il entra dans la chambre de Laura et resta frappé du dénûment dans lequel avait vécu cette jeune fille habituée à toutes les douceurs, à tout le luxe que donne une grande fortune.

Pas de lit, une paillasse recouverte d'un vieux châle servant de couverture, une seule chaise, une table en bois blanc dont il ouvrit le tiroir. Il y trouva des reconnaissances du Mont-de-Piété, il s'en empara pour faire restituer à la jeune fille ce qui lui appartenait ; à côté était un éventail qu'il lui avait offert à Saint-Sébastien.

Une tapisserie commencée, des livres d'études, des cahiers attestaient les efforts de Laura pour gagner son pain honorablement.

Il aperçut le coffret, le prit et se rappela le jour où Mme Dorian l'avait acheté : il souleva le couvercle, et, à sa grande surprise, vit le portait de sa mère et le sien, des fleurs qu'il avait cueillies à Biarritz et données à la jeune fille. Il s'émut et, frappé d'une idée subite, il remonta le passé, touché peu à peu par mille réminiscences : l'émotion de Laura, sa joie en apprenant la réussite de ses examens, toutes ses impressons vives dans leurs rencontres fortuites, qu'il attribuait à sa grande sensibilité ; et il se demanda si Laura n'avait pas eu pour lui l'amour qu'il croyait jadis avoir inspiré à sa cousine.

— J'ai donc passé en aveugle à côté du bonheur ! se disait-il avec désespoir ; si j'allais la perdre, ma destinée serait de n'atteindre jamais qu'aux plus cruelles déceptions !

Il chercha le lendemain une confortable maison de famille dans les environs de la barrière de l'Etoile, loua une chambre attenante à un petit salon, y fit porter les objets repris au Mont-de-Piété, et revint voir Laura en lui portant son coffret.

A sa vue, une fugitive rougeur colora les traits de la malade qui semblait plus faible que la veille. Il eut une angoisse poignante : comment pourrait-il la sauver ?

Adrien passa deux heures à l'hôpital, essayant de ranimer l'espoir dans le cœur de Laura, lui témoignant sa tendresse, évoquant les plus chers souvenirs du passé, afin d'amener un sourire sur ses lèvres décolorées !...

En la quittant, il se rendit chez le médecin en chef, et en quelques mots lui ayant fait connaître le but de sa visite, il le supplia de lui permettre d'emmener Laura, persuadé que de se voir à l'hopital aggravait sa maladie.

— Je le crois aussi, mais qui est cette jeune fille ?

— La nièce de M. Trellat.

— Le riche négociant. Comment l'a-t-il laissée dans la misère ?

— Il l'ignorait.

— Dans le cas peu probable où elle guérirait, qu'en feriez-vous ?

— Ma femme, car ma mère l'aimait tendrement.

Le docteur serra la main d'Adrien en disant :

— Bravo ! Les hommes désintéressés sont rares, ils ont toutes mes sympathies. Demain, à ma visite, je verrai si le transport peut s'effectuer sans danger et, dans ce cas, vous en donnerai l'autorisation.

— Docteur, je vous remercie mille fois et comme plus on obtient, plus on désire, je vous ferai encore une prière, celle de venir soigner ma chère malade : votre science, mon affection, sa jeunesse feront peut-être un miracle.

— Les trois ne seront pas de trop pour celui-là. Je vous assure que ce sera le plus grand qu'on puisse voir... Croyez-moi, ne vous faites pas d'illusions, elle est bien, bien malade !

Le lendemain, Laura, avec toutes les précautions imaginables, quittait l'hôpital Beaujon pour l'agréable demeure que lui avait choisie son ami.

En revoyant le ciel bleu, une chambre confortable avec tous les objets qui lui étaient familiers et qu'elle croyait perdus sans retour ; dans un coin une paire de tourterelles dont le roucoulement la fit sourire, le tendre regard d'Adrien suivant sur sa physionomie les impressions de son âme, elle ressentit une secousse intérieure violente : une réaction profonde. Elle ne mourrait pas à l'hôpital !...

Adrien s'était assis auprès de son lit, il lui pressait doucement la main, elle le regarda les yeux pleins d'une ardente reconnaissance.

L'affection latente de sa jeunesse pour lui, cette affection qu'il avait pressentie trois jours auparavant, qui l'avait dominée à son insu, la laissant indifférente à toutes les sympathies qu'elle pouvait inspirer, se révéla dans toute son intensité ; elle sentit un immense besoin de vivre, inclina la tête sur son oreiller en pensant : Avoir vingt-deux ans, aimer et mourir !! et elle ne put retenir ses larmes !

(La fin au prochain numéro.)

Dans les airs.

On sent de plus en plus le besoin de voir les choses de haut, témoin la photographie en ballon, grâce à laquelle on a la faculté de croquer un pan de terrain à vol d'oiseau, de relever des positions dissimulées, ou de dresser le plan panoramique d'une gorge ou d'un camp inaccessible. Tout en planant dans les airs où vous êtes monté muni d'un bon appareil photographique et d'un nombre suffisant de plaques instantanées au gélatino-bromure, vous n'avez plus qu'à presser, au moment psychologique, la poire en caoutchouc : Pffiuit ! Ça y est ! Vous aurez le paysage demandé.

A 600 mètres au-dessus d'une ville, par exemple, on obtient des épreuves d'une exactitude et d'une netteté admirables. Le relief est tel qu'on y distingue les rues et les moindres recoins où grouillent les points noirs qui sont des hommes. Néanmoins, il faut reconnaître que cette innovation n'est point à la portée de tout le monde ; elle n'est que l'apanage de quelques favoris de la fortune ; car le premier venu n'est pas à même de faire gonfler un ballon, pas plus que de faire chauffer un train spécial, chaque fois qu'il aurait une vue à prendre. Du reste, quand on monte en ballon, l'on sait bien comment l'on part, mais l'on ne sait jamais comment l'on reviendra, ni même si l'on reviendra jamais.

Aussi le ballon est-il aujourd'hui remplacé par un modeste cerf-volant. La présence de l'homme n'étant plus nécessaire, tout se fait automatiquement ; plus d'ennuis, plus de périls. Ce cerf-volant doit être aussi léger que possible, afin de pouvoir emporter, en sus de l'appareil, une longueur de ficelle considérable et d'avoir une forme géométrique savamment calculée ; il doit enfin être muni d'une longue queue, servant à régulariser ses mouvements et à lui assurer une parfaite stabilité au sein des courants et des remous atmosphériques. Il porte en outre un petit appareil photographique disposé de façon à ce que tous les rayons lumineux partant d'en bas puissent librement atteindre l'objectif.

L'appareil est pourvu d'un obturateur qui fonctionne *tout seul* au moyen d'une mèche d'amadou, produisant le déclanchement en brûlant un fil lorsque la combustion est arrivée à la partie supérieure de la mèche. En même temps une banderole de papier, attachée au fil brûlé, se déroule et tombe dans l'espace, avertissant ainsi l'opérateur que la besogne est terminée et qu'il peut ramener le cerf-volant. Ce n'est pas plus malin que ça, nous dit M. Raoul Lucet, dans le *Gaulois*, auquel nous empruntons ces intéressants détails.

Les reconnaissances en campagne